

LeVerbe

RAPHAËLLE
GAGNÉ

Libérée
de la violence
conjugale

RENELLE LASALLE
Une religieuse
chez les Anichinabés

QUEBEC CONNECTION
Kayak, amitié
et émerveillement

AVANT-GARDE



Emprunter une personne

Au Danemark, il existe des bibliothèques où vous pouvez « emprunter » une personne. Chaque livre/humain porte un titre comme « autiste », « chômeur », « sidéen », « alcoolique », ou encore « musulman », « réfugié », « bipolaire », « obèse ». Une fois emprunté, votre « livre » vous racontera, pendant environ 30 minutes, son histoire fascinante. On demande au lecteur d'être curieux et de poser des questions, et aussi de respecter le livre et de le rapporter à temps pour que d'autres puissent en profiter. Au fil des pages, vous réaliserez peu à peu à quel point il ne faut pas juger un livre par sa couverture.

Fondée il y a 19 ans à Copenhague, l'initiative du groupe The Human Library a pour objectif de lutter contre les préjugés par le dialogue. Aujourd'hui présent dans plus de 85 pays, l'organisme peut vous aider à organiser dans votre milieu une bibliothèque humaine. Ils sont aussi toujours à la recherche de nouveaux « livres à publier », si cela vous intéresse... pour autant que vous soyez plutôt du type « livre ouvert »!

➕ humanlibrary.org

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com



Pop couture!

Devenue la fierté du quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal, la Coop Couturières Pop a été fondée en 2009 par Camille Goyette-Gingras et Manon Daneau. Après avoir dû elles-mêmes affronter les injustices de l'industrie du textile, elles se retroussent les manches pour créer une nouvelle manière équitable de pratiquer ce métier manuel mis à mal par la mondialisation. En plus de travailler avec des créateurs québécois et de favoriser l'insertion de femmes immigrantes, les couturières-artisanes, qui sont chacune propriétaires de leur travail, ont aussi à cœur d'être écoresponsables :

« En offrant une alternative locale à la production de vêtements, nous évitons la pollution causée par le transport outre-mer. De façon plus importante, en offrant des services de réparation de vêtements, nous souhaitons encourager les consommateurs à faire usage plus longtemps de leurs vêtements et donc de se détourner de la surconsommation, et éviter d'envoyer dans nos dépotoirs des objets dont la vie utile n'est pas encore terminée. » De quoi changer le visage et les mains de l'industrie de la mode !

➕ coopcouturierespop.com

➕ Découvrez aussi notre photoreportage « Tissées serrées » sur l'effervescent cercle des fermières de Beauceville : le-verbe.com/tissage



L'ultime achat local

Même si vous êtes conscient de ne pas être immortel, rien de mieux qu'une solide pierre tombale pour qu'on ne vous oublie pas de sitôt. Mais saviez-vous que le granite de ces pierres provient souvent de pays éloignés comme l'Inde ou la Chine et qu'il coûte cher financièrement et écologiquement à transporter ?

Heureusement, une solution de rechange écologique, équitable et locale existe ! Granite Lacroix, une entreprise familiale fondée en 1952 à Laval, vous propose des pierres extraites de blocs de granite issus du Saguenay-Lac-Saint-Jean ou encore de Mont-Laurier. Les morceaux de granite sont ensuite transformés de A à Z à leur usine : coupe, polissage, façonnage, jusqu'à la gravure du nom du défunt. C'est jusqu'à 1500 monuments funéraires qui sont ainsi produits chaque année à partir de nos ressources et sur notre sol.

Ce produit « bleu » hors de l'ordinaire revêt une couleur encore plus locale quand on sait qu'il a été choisi pour les sépultures de grands noms de notre histoire comme Maurice Richard, Robert Bourassa, Jean Drapeau, René Angélil, Pierre Falardeau et même le saint frère André !

➕ granitelacroix.com

FRATELLI TUTTI, C'EST PAS DU SPAGAT'

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Avec un nom qui semble tiré d'une pub de lasagnes en boîte, le dernier texte sorti de Rome frôle la fausse représentation : il n'a vraiment rien d'une grosse platée de *comfort food*.

Reconnu pour ne pas avoir la langue dans sa poche, le pape François s'est surpassé. Une encyclique complète dédiée à l'amitié sociale, à la fraternité qui unit l'humanité, en ces temps où tout (et tous) semble nous diviser les uns des autres.

Autant au sens impératif qu'au sens audacieux, fallait le faire.

« “Nous nous sommes gavés de connexions et nous avons perdu le goût de la fraternité. Nous avons cherché le résultat rapide et sûr, et nous nous retrouvons opprimés par l'impatience et l'anxiété [nous soulignons]. Prisonniers de la virtualité, nous avons perdu le goût et la saveur du réel.” La douleur, l'incertitude, la peur et la conscience des limites de chacun, que la pandémie a suscitées, appellent à repenser nos modes de vie, nos relations, l'organisation de nos sociétés et surtout le sens de notre existence » (*Fratelli tutti*, n° 33).

« Nous avons cherché le résultat rapide et sûr, et nous nous retrouvons opprimés par l'impatience et l'anxiété. »

Je vous en supplie : ne soyez pas *impatients* de lire la suite de cet éditto ni *anxieux* à l'idée de manquer les prochaines lignes. Prenez plutôt tout le temps qu'il faut pour relire et méditer ces mots de François.

PRÊCHER POUR TOUTES LES PAROISSES

Contrairement aux discours des politiciens, remplis de promesses, de grands soirs, de matins qui chantent et de chemins ensoleillés, le pape ne prêche pas que pour sa paroisse. D'ailleurs, comme lors de la parution de *Laudato si'*, il n'hésite pas à mettre de l'avant d'autres leaders religieux dans *Fratelli tutti*. Là le patriarche orthodoxe Bartholomée ; ici le grand imam Ahmed el-Tayeb.

Avec une parole pleine de nuances, d'équilibre, de courage, François y pourfend autant les aspects les plus sclérosés de certains attachements identitaires que le mondialisme indifférencié.

En cette fin d'année 2020 on ne peut plus mouvementée, quel chef d'État peut se targuer de parler *au-dessus* des intérêts électoralistes ? Avec autant d'altitude, le moindre chuchotement peut porter à des kilomètres !

Hauteur, certes. Mais aussi profondeur. La méditation de François sur la parabole du bon Samaritain mérite à elle seule le détour : le pape argentin nous exhorte – comme l'a fait le Christ, saint François d'Assise et tant d'autres – à voir en l'autre un frère, à cesser de se justifier de ne rien faire pour l'aider, et à agir. ■

✚ Pour lire l'encyclique : www.vatican.va.



Après avoir enseigné la sociologie au collégial, **Antoine Malenfant** est devenu rédacteur en chef pour *Le Verbe* et animateur de l'émission de radio *On n'est pas du monde*. Pour tout dire, ce n'était pas planifié. Un peu comme son mariage et l'arrivée de ses adorables rejetons, d'ailleurs.

LA PAUVRETÉ DU VISAGE

Thomas De Koninck

thomas.dekoninck@le-verbe.com

La pandémie du coronavirus nous aura invités toutes et tous à revêtir un masque destiné à protéger autrui contre la contagion de ce virus. Ces masques ne recouvrent toutefois que le bas du visage et point les yeux.

Emmanuel Levinas a su mettre admirablement en relief, dans *Totalité et infini*, la dimension éthique des rapports proprement humains à partir de nos visages, faisant ressortir que la vulnérabilité de l'humain oblige. Notre visage est donné à la vision d'autrui, comme l'avait rappelé saint Augustin :

« Notre visage lui aussi échappe à notre vue : il ne se trouve pas là où peut se diriger notre regard. Mais lorsqu'on dit à l'âme : "Connais-toi toi-même", dès l'instant qu'elle comprend ces paroles "toi-même", elle se connaît ; cela, pour la simple raison qu'elle est présente à elle-même. »

Nous ne verrons jamais de nos propres visages que des reflets.

C'est ce dont témoigne à sa manière le célèbre mythe de Narcisse figurant un personnage amoureux ni d'autrui ni de lui-même, mais de son propre reflet en des eaux où il finira d'ailleurs par se noyer. Le « face à face » démontre en revanche qu'autrui est celle ou celui que je ne peux pas inventer, infini, ineffable, un mystère au départ, résistant de toute son altérité à sa réduction au même que moi.

Envisager, c'est fixer avant tout les yeux, et plus exactement leur centre, la pupille, et ainsi le regard de l'autre, qui est au-delà de la perception. L'accès au visage ne se réduit

justement pas à la perception sensible. Le regard y voit, comme en retrait et en profondeur, un regard invisible qui le voit.

Reste qu'il y a dans le visage une « pauvreté essentielle ». Il est nu, exposé. Il n'empêche qu'il fasse sens à lui seul. Dans les yeux sans défense de l'autre se lit justement le commandement « tu ne tueras point », une interdiction qui ne rend pas le meurtre impossible, certes, car il s'agit d'une exigence éthique, mais elle explique pourquoi le meurtrier est incapable de soutenir le regard de sa victime.

Telle qu'elle est évoquée par Levinas, la pauvreté essentielle du visage humain, qui cependant oblige, rend bien le fait qu'il ne s'agit nullement d'une contrainte, mais d'un appel à notre liberté. Ici comme ailleurs, cette liberté est tendue entre des contraires saisis simultanément par nos intelligences et nos volontés, tels vie et mort, bien et mal, santé et maladie.

Dans un magnifique petit livre intitulé *Les saveurs de la prière* (Salvator, 2016), sœur Catherine Aubin commente ce que saint Jean-Paul II appelait « ce profond échange de regards qui transforment la vie », en puisant des exemples tirés de la Passion :

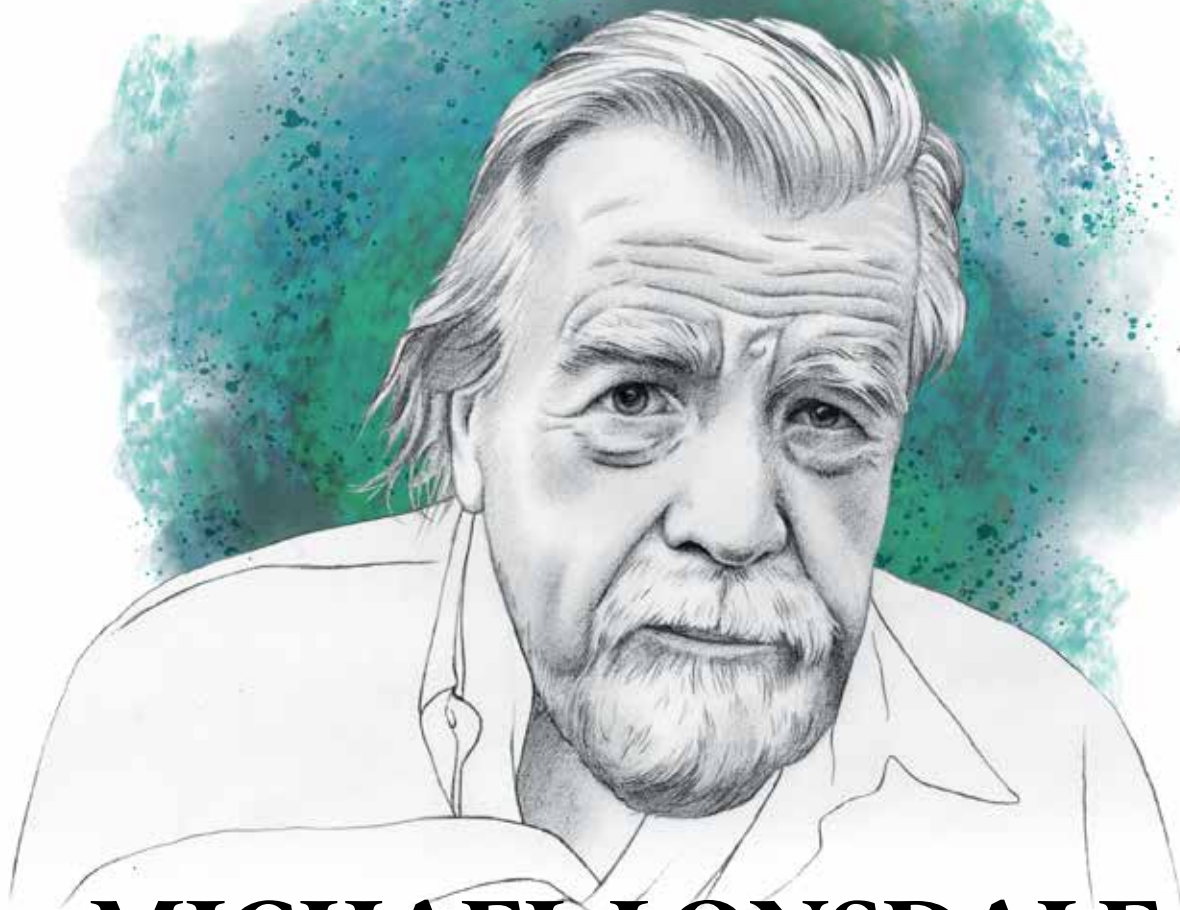
« Le centurion et les deux bandits voyaient de leurs yeux la même chose : un homme brisé, injurié et à l'agonie qui mourait sur une croix. Leurs yeux regardaient et voyaient : le centurion a vu et reconnu, le bandit a vu et ignoré, le bon larron a vu et ouvert son cœur. »

C'est assez dire que, « pour chacun, il existe d'autres yeux, meilleurs ou pas que ceux que nous avons dans le corps ». ■



Philosophe et professeur associé à l'Université Laval, **Thomas De Koninck** a pour mandat, au *Verbe*, de conjuguer la philosophie et la théologie avec le monde actuel. Ses paroles de sagesse sont comme des étincelles qui allument le désir de réfléchir aux questions ultimes au-delà du prêt-à-penser du siècle.

ICÔNE



MICHAEL LONSDALE

1931-2020

« LAISSEZ PASSER L'HOMME LIBRE »

Jacques Gauthier

jacquesgauthier.com

Dans un dialogue savoureux du très beau film *Des hommes et des dieux*, frère Luc, magnifiquement interprété par Lonsdale, déclare qu'il n'y a pas de véritable amour de Dieu sans un consentement à la mort. Avant de quitter la pièce, il dit : « Laissez passer l'homme libre. »

Il me semble que tout Lonsdale est dans cette réplique. Il était libre parce qu'il aimait, et pas n'importe quel amour. En 2003, lors d'une rencontre avec le journaliste Luc Adrian, celui-ci lui a demandé : « Que possédez-vous de plus cher ? » Il a répondu : « L'amour du Christ. » « Quel serait votre

plus grand malheur ? » Il a repris dans le même sens : « Ne plus aimer. »

Celui qui a incarné tant de rôles au cinéma et au théâtre traduisait par son jeu subtil la complexité de la condition humaine. Son interprétation du médecin frère Luc, qui soignait gratuitement les gens depuis 50 ans, l'a marqué profondément, parce qu'il faisait de la religion un amour. ■

✚ Pour lire l'article complet : www.le-verbe.com/portrait/michael-lonsdale-libre-dans-le-christ/

A portrait of a woman with long, wavy brown hair, smiling and looking slightly to the right. She is wearing a black and orange horizontally striped t-shirt. The background is a blurred outdoor setting with trees and a wooden fence.

TÉMOIGNAGE

LES AILES DE RAPHAËLLE

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

De beaux yeux bleus, une chevelure blonde toute bouclée, une voix d'or, un mari qui l'adore et de beaux enfants pétillants – oui, on pourrait dire que Raphaëlle a tout pour elle. Disons tout de suite que ça n'a pas toujours été si beau et si bon. Pour vivre heureuse, elle a dû se libérer de la violence conjugale, certes, mais juste avant, elle a dû briser ce qui la retenait captive pour vrai : elle-même.

Jeune, elle avait une vie spirituelle vivante et une vie de prière intense. Puis, un jour, un truc étrange lui est passé par la tête, comme il arrive parfois, sans qu'on puisse savoir pourquoi ni comment : « C'était une prise de conscience qui m'a complètement retournée. J'ai pensé : "Coudon, j'ai toute la vie, moi, pour devenir sainte ! Je devrais profiter de la vie pendant que je suis jeune !" Je suis partie en Europe. »

QUI EST COMME DIEU ?

Après la France, elle atterrit en Suisse pour les vendanges. Elle rencontre Pietro¹. « Il était beau, excessivement charmant et Italien en plus ! Je suis tombée sous son charme », raconte Raphaëlle.

Pendant que les fréquentations allaient bon train, Pietro avoue qu'il était divorcé et qu'il avait des enfants, un en Italie et un en Suisse... de deux femmes différentes. « Cela aurait dû me mettre la puce à l'oreille, mais non ! J'étais hypnotisée ! »

Qu'as-tu fait ? « Il me partageait sa souffrance et me disait combien il avait été malheureux. Je me suis dit que j'allais lui montrer, moi, ce que c'était que le bonheur ! J'allais le sauver ! Mais bon... j'avais juste oublié que c'était le Christ, le Sauveur, pas moi ! »

Pietro l'a demandée en mariage et elle a dit oui, même si ça voulait dire se marier civilement, ce qui signifiait passer outre son désir le plus profond de se marier chrétiennement. Peut-être se disait-elle qu'avec le temps tout s'arrangerait et qu'un mariage en Église se réaliserait ?

Quand leur fils est né, déjà le quotidien était difficile. « Notre relation était conflictuelle, mais je me disais que c'était la différence culturelle, ou que ce n'était pas une bonne journée pour lui. Je mettais tout en œuvre pour changer mon attitude, mon comportement, ma façon de dire, ma façon de faire. Aussi, je voulais plusieurs enfants, mais dans une relation si tendue, on y pense à deux fois. On en a quand même eu un deuxième, en espérant que ça aille mieux. »

DANS LE TORDEUR

Sans s'en rendre compte, Raphaëlle était dans une dynamique de violence conjugale qui, comme toute relation basée sur l'abus de pouvoir, est rarement évidente à première vue. Ce qu'elle a compris avec le temps, c'est qu'elle avait affaire à un pervers narcissique.

« Au début, tout était beau ; j'étais la personne la plus extraordinaire du monde, et moi, à cause de mon syndrome du sauveur, j'étais prise. » Ton entourage ne voyait rien ? « La violence s'installe en douce et ne se passe jamais devant les autres. L'entourage aussi est séduit par la personnalité charismatique du manipulateur », explique Raphaëlle, qui en connaît un bout, maintenant, sur les rouages de la violence conjugale.

« Subtilement, Pietro a mis des balises et m'a fait comprendre qu'il fallait que je navigue entre ces balises. Par exemple, il fallait passer l'aspirateur une fois par mois, mais jusqu'à la prochaine fois, tout devait rester impeccable. Alors, soit j'utilisais l'aspirateur en le repositionnant exactement de la même manière, soit je passais le balai en cachette... Ce ne sont pas des règles écrites. Quand je lui rappelais qu'il avait dit telle chose et non telle autre, il répondait qu'il n'avait jamais dit ça, que tout était dans ma tête. »

Le cycle de la violence est toujours le même. Arrive un événement qui provoque un conflit, puis un plus grand, qui peut, au fil du temps, aboutir à la violence physique. Une fois la crise survenue, le manipulateur se sent coupable (ou feint de l'être s'il s'agit d'un pervers narcissique) et offrira des fleurs, par exemple, en pleurant sur son malheur.

« Un soir, j'ai dit quelque chose qu'il n'a pas aimé, poursuit Raphaëlle. En rentrant à la maison, il a déversé sa haine sur moi, c'était horrible. Le lendemain, il pleurerait. Il disait regretter. Il se traitait de tous les noms. Le résultat ? C'est moi qui ai fini par me sentir *cheap*. En fait, c'était ça son but, mais je l'ignorais à l'époque. Alors arrive la réconciliation, suivie de la lune de miel. Et le cycle recommence. Il ne m'a jamais demandé pardon pour ce qu'il m'avait dit ni pour ce qu'il m'avait fait. Il ne s'est jamais remis en question. »

Le plus difficile pour elle, c'était de ne pas être crue par son entourage, surtout sa famille. Quand la violence physique survenait, elle ne laissait pas de trace. Comment croire la victime ? « Pietro savait où frapper pour que ça ne paraisse pas. Un coup de poing sur la tête. Un serrement de bras. Ce n'est pas la violence physique qui fait le plus mal ; c'est la violence psychologique. Ça m'a pris beaucoup de prière et de confessions pour me pardonner d'avoir été si loin dans la peur et la

¹. Nom fictif.

soumission, d'avoir laissé mes enfants subir cette atmosphère.»

ET PASSE LA GRÂCE

Terrifiée et paralysée par la peur, Raphaëlle se réfugiait dans la prière. Comme il arrive souvent, c'est au plus creux de l'épreuve que l'âme s'éveille. Un jour, contre toute attente, une lumière a jailli: «J'ai compris que, pendant tout ce temps, je m'étais prise pour Dieu! J'avais voulu sauver Pietro! J'ai fondu en larmes. Je voyais tout mon orgueil... Je criais à Dieu: "C'est TOI le sauveur! Pas moi! Je te demande pardon! Pardon d'avoir pris ta place!" Ah!... J'ai tellement pleuré...», termine Raphaëlle, presque sans voix.

Le silence est d'or. Elle soupire. «Tu sais... Je suppliais Dieu... Je criais presque: "Jésus! Jésus! Je suis prise dans une souricière! Je t'en supplie, offre-moi l'occasion de m'enfuir d'ici!" Je ne voyais pas comment on allait pouvoir s'évader!»

Ce qui s'est planté dans le cœur de Raphaëlle en cet instant, c'est un désir. Pas un plan d'évasion – un désir ardent qui surgit rarement dans une vie.

Elle s'est précipitée chez son confesseur, s'est assise là et a tout dit. Elle a tout raconté, depuis son départ pour l'Europe, son orgueil, son infidélité envers ses propres convictions religieuses, Pietro, ses enfants, sa peur au ventre, son estime qui ne valait plus rien. Tout son péché. Son péché de toute une vie. Parce que même si elle n'était pas responsable de ses actes à lui, elle se savait responsable des siens.

L'ENVOL

C'est à cet instant, étonnement, que tout s'est mis en place. Elle avait demandé une occasion de s'enfuir. Elle ne s'imaginait pas que la liberté lui viendrait du dedans.

«Lui, il savait ce qu'il faisait!» confie Raphaëlle, encore émue de la façon dont Dieu s'y est pris avec elle. «Cette confession m'a donné une force intérieure extraordinaire, quasiment surhumaine. Je savais que j'étais pardonnée.»

Tout s'est fait avec rapidité et simplicité, comme le dit le prophète: «Moi, le Seigneur, en temps voulu, j'agirai vite» (Is 60,22). Soutenue par une amie, en rentrant d'Italie, Raphaëlle fait une déposition à la police. L'incident qui venait de se produire l'avait sonnée. Alors qu'elle exprimait une opinion, Pietro, pour

Le plus difficile pour elle, c'était de ne pas être crue par son entourage, surtout sa famille. Quand la violence physique survenait, elle ne laissait pas de trace.

la faire taire, lui avait collé son index sur le front en disant: «*Ti ammazzo*», ce qui signifie: «Je te tue.»

«Il avait pesé si fort! Ça m'avait fait tellement mal! C'est le geste qui m'a réveillée. J'étais peut-être rendue habituée aux paroles assassines... Après, je me suis parlé: "Raphaëlle! Respecte-toi! Tu t'étais promis que tu ne te laisserais plus jamais toucher!"»

La police est venue le chercher à la maison. Il a fait 10 jours de prison. Une fois sorti, même si les contacts étaient interdits, il avait commencé à écrire de jolies lettres à Raphaëlle. «Elles sont devenues rapidement menaçantes. Je les ai traduites à la police. Ils l'ont incarcéré de nouveau. Je me sentais coupable. Je disais à la policière: "Ah! Je l'envoie en prison!" Elle répondait: "Non, madame! Ce sont ses comportements qui l'amènent en prison!"»

L'agir de Dieu a continué de plus belle. Deux mois plus tard, le divorce était prononcé et Raphaëlle rencontrait «par hasard» David, un ami d'enfance.

Le premier soir, elle lui demande: «Quelle place prend Dieu dans ta vie?» Il lui avoua que, à regret, sa vie de foi battait de l'aile.

Elle, elle avait des ailes toutes neuves.

Ils se sont mariés en Église. Quatre enfants et sept ans plus tard, le couple se prépare pour que David puisse devenir diacre, avec l'amour de Dieu qui peut tout, et son Église qui leur montre le ciel. ■

✚ Pour voir son témoignage vidéo à La Victoire de l'Amour: <https://bit.ly/33USXki>



REPORTAGE

L'APPEL DE LA CHUTE

KAYAK, AMITIÉ ET ÉMERVEILLEMENT

Frère François Pouliot, o.p.
redaction@le-verbe.com

Emrick Blanchette et Billy Thibault sont membres de Quebec Connection, un groupe de kayakistes qui utilisent leurs embarcations pour découvrir et cartographier les rivières les plus spectaculaires du pays. Avec leurs quatre autres complices, ils tournent présentement la deuxième saison d'*Expédition kayak* sur les ondes de TV5 Unis. Ils venaient de réaliser la première descente d'un affluent de la rivière Manitou, au nord de Sept-Îles, lorsque *Le Verbe* les a rencontrés.

Le Verbe: Qu'est-ce que le kayak vous apporte? Change-t-il votre quotidien?

Emrick (photo page 13): Depuis que j'ai commencé, mon but, c'est de l'utiliser pour me déplacer, découvrir des endroits où personne n'est allé. C'est notre passion bien plus qu'un sport extrême. C'est une façon d'avoir du bon temps entre *chums*. Faire du kayak et connecter avec la nature, c'est ce qui nous définit. Le kayak nous a réunis. Sans lui, on ne se serait peut-être pas rencontrés.

Billy (photo du haut page 11): Ce n'est pas une façon de s'évader, je ne suis pas blasé de ma vie. C'est une routine. Le kayak fait partie de ma vie, c'est ce qui me rend heureux, c'est ma façon de profiter de ma vie, c'est ma passion. On s'est bâti une famille au travers du kayak, on est tous des *chums*, chacun veille sur l'autre. On s'est déjà commis plusieurs fois pour un autre. Par exemple, Emrick a sauté dans la rivière pour sauver quelqu'un qui allait se noyer.

PRÉPARATION ET DANGERS DU KAYAK

Comment prépare-t-on une sortie en kayak? Vous lancez-vous dans une rivière ou une chute sur un coup de tête?

Emrick: Ça dépend, notre planification est liée au niveau d'eau. Ça arrive qu'on fasse une descente à la dernière minute, par exemple la chute Blanche, qui est bien connue.

Le tournage de la série établissait des dates des mois à l'avance. Il a fallu prévoir les sorties avec des plans A, B et C pour chaque date.

Quels sont les plus grands dangers?

Billy: C'est l'eau! (Rires.) Il y a aussi les arbres: le niveau d'eau monte très haut et des arbres peuvent rester coincés au-dessus ou au-dessous de l'eau. Le repérage se fait à la vue et par

drone, notamment dans les canyons. Auparavant, cela n'était pas possible. Le plus dangereux, ce sont les rivières connues, parce qu'on ne prend pas le temps de les repérer chaque fois.

Avez-vous déjà subi une blessure?

Emrick: Je me blesse souvent en jouant au rugby, en faisant du vélo, lors de *par-tys*, mais jamais en kayak.

Billy: Quand j'ai commencé, je me suis blessé à l'épaule et j'ai fait une commotion. J'ai viré à l'envers, j'ai mangé une roche en pleine face. Il y a aussi les points de suture de temps en temps...

Avez-vous déjà eu peur de mourir?

Billy: Non (Emrick confirme). En aucun moment, je me suis dit: «Je vais crever.» Ça arrive qu'on se dise: «Ça aurait pu mal virer», parce qu'en faisant des rapides de classe 5, on s'expose à des choses qu'on ne voudrait pas. La rivière pardonne, mais on ne prend pas le risque de mourir dans la rivière.

Emrick: C'est un sport qui pardonne 95 % du temps, il y a plus de peur que de mal. Et la situation peut virer bout pour bout rapidement: il ne se passe rien là où tu penses que tu vas crever.

LA GESTION DU RISQUE

Dans la saison 1 de la série Expédition kayak, vous vous êtes retrouvés sur la rivière Caopacho, en haut d'une chute de plus de 15 mètres. À un moment donné, Billy, tu es repêché de la rivière et tu confies à la caméra: «Le pire là-dedans, c'est d'avoir fait vivre ça à mes chums.» Puis, un peu plus tard, tu lances un cri du cœur: «Viens chercher ton enfant, maman!» Comment se sent-on en haut d'une telle chute?

Billy: Du moment que j'ai décidé de la faire, je me sentais bien. Une chute qui te stresse trop, tu ne la fais juste pas! Si je tremble au point de ne pas être capable

de payer parce que je suis trop stressé, je vais mettre mon kayak sur l'épaule et je vais marcher. Je savais qu'il y avait certains dangers, mais je me sentais capable de les gérer et j'avais confiance en l'équipe de sécurité qui était autour de moi. C'est pourquoi j'ai décidé de la faire.

Emrick: Ça été assez rapide: j'ai pris la décision que je n'allais pas la faire. Quand j'ai vu notre amie Nouria descendre au bon endroit, je me suis dit: «Billy va la réussir haut la main, c'est sûr, puis Mike va peut-être y aller.» Il y a comme un effet d'entraînement. J'étais vraiment excité à l'idée de voir qu'on descendait cette chute. Peu importe qui la fait dans le groupe, c'est une réussite pour la *gang*... Jamais on ne va dire: «Go! fais-la!» mais on peut aider à planifier les mouvements si quelqu'un veut la faire.

L'APPEL AU DÉPASSEMENT

Vous sentez-vous comme des super-héros en tournant cette émission?

Billy: Non, ça, c'est l'effet de la télévision. Tu ne te sens pas comme un super-héros quand t'as ton kayak sur l'épaule et que tu fais l'original dans le bois. C'est une façon de vivre notre vie... C'est comme ça qu'on se sent vivre.

Emrick: Oui, il y a un gros sentiment d'accomplissement quand tu fais un gros rapide que tu décortiques depuis une heure, quand tu le réussis comme tu l'avais visualisé, au même titre que dans n'importe quel sport. N'importe quelle personne qui sort de sa zone de confort a un sentiment d'accomplissement; cette zone devient de plus en plus grande avec notre évolution dans le sport.

Êtes-vous des tripeux de chutes? Avez-vous une liste de chutes à sauter?

Emrick: Non, je ne tripe pas particulièrement là-dessus. Oui, on en fait des chutes, c'est le *fun* d'en faire, mais on



n'a pas de *bucket list* de chutes qui nous casseraient le dos.

Sauter une chute, est-ce encore de kayak? Seriez-vous partants pour Ram Falls, une chute de 30 mètres située en Alberta?

Billy: Ben moi, j'étais au pied de cette chute-là avec deux gars qui étaient là pour la faire. J'ai décidé de ne pas y aller parce que je trouvais que la chute n'en valait pas la peine.

Souvent, quand on fait une chute, faut se faire appeler par la chute, faut qu'on la regarde et qu'on se dise: «Je me vois vraiment en train de faire cette chute-là.» Au-delà des risques que je vois, je dois être capable de contrôler l'environnement et d'avoir du *fun* à la faire. Faire une liste de chutes et se dire: «Je vais juste faire ça pour avoir le record d'une chute», ce n'est pas, pour moi, une motivation personnelle. J'aime bien mieux être dans le bois avec mes *chums* et faire des rapides et avoir du *fun* que de me mettre des objectifs qui sont angoissants.

Emrick: Oui, c'est du kayak, c'est comme un autre style si on veut. C'est très technique de faire des chutes en kayak. Ça fait partie du sport. Nous, on en fait, des chutes. Il faut que le défi technique nous parle, que ça fasse sens pour nous, que l'équilibre entre le risque et la récompense en vaille la peine.

Vous n'êtes donc pas des têtes brûlées prêtes à faire n'importe quoi pour devenir célèbres et se faire voir sur vidéo?

Emrick: On a déjà été plus *yahou*!

Billy, es-tu sûr que tu t'es assagi avec le temps?

Billy: Oui, je suis rendu sage... Je suis rendu le père de ma petite fille!

Alors, comment réagissez-vous à ce qui est publié sur les sites Internet de kayakistes poussant leur sport à

l'extrême? S'agit-il encore de kayak quand la pression des «J'aime», des commandites ou des records domine?

Bill: Plusieurs kayakistes n'ont pas le choix de se bâtir une image pour en faire leur travail. On a la chance, nous, que ce ne soit pas notre *job*. On peut en profiter au maximum. On n'a pas à s'imposer des contraintes de marketing et de média.

Il reste que plusieurs des pros qui sont sur Internet le font pour le même but: être sur la rivière avec leurs amis. Même si tu vois la grosse chute, il y a aussi les 300 autres jours qu'ils ont passés sur la rivière à se perfectionner et à avoir du *fun* avec les gens qui les entourent.

Emrick: Dans *Expédition kayak* et *Quebec Connection*, ce qui est drôle, c'est qu'on fait ce qu'on fait depuis des années, seulement, là, il y a des caméras!

KAYAK ET FAMILLE

Comment ça se passe avec vos amis et vos familles? N'y a-t-il pas un conflit entre la pratique d'un sport extrême et les relations par le fait que vous pouvez mourir?

Billy: Pour ma part, je ne vois pas le kayak comme un sport extrême. C'est un sport d'aventure. Ma blonde, quand je pars, elle ne dit pas: «Ne va pas te tuer», elle dit: «*Have fun!*»

Ma mère a eu peur à un certain moment quand je partais. Mais après la saison 1, elle voit comment on est préparé, ce que cela nous apporte. Elle ne dit pas: «Ne va pas faire ça.» Elle est juste contente pour moi que je puisse en profiter, que je vive des expériences exceptionnelles.

Elle a confiance en toi. Elle sait que tu ne feras pas n'importe quoi.

Emrick: C'est vrai... Je peux aller demander à ma blonde (il se déplace vers elle). Es-tu encore stressée, mon amour, quand on part en kayak?

«Non, je suis plus stressée quand vous allez à un *party*!»

L'ÉMERVEILLEMENT

Quand vous êtes en kayak, y a-t-il une aspiration vers le plus grand, le plus beau?

Emrick: Tout le temps! On se sent minuscule. Quand on est dans le fond d'un canyon sculpté depuis des millions d'années par les glaciers, tu te rends compte que t'es rien. T'es dans ton kayak dans le fond d'une immensité; c'est toujours spectaculaire de se mettre dans cette perspective.

On se dit entre nous que ce sport est le plus beau au monde parce que notre terrain de jeu est sculpté par la nature. On se sert de la rivière pour descendre. C'est la rivière qui nous fait les obstacles, ce ne sont pas des sauts faits par la main humaine. On se met à l'eau et on utilise la nature pour descendre.

En Colombie-Britannique, au début du mois d'août, on se rendait encore plus compte qu'on était dans des endroits uniques où personne n'est allé, des endroits vierges...

Même si on fait notre rivière Jacques-Cartier, section Taureau, c'est vraiment *hot*. On voit les anciens ponts de draveurs qui passent au-dessus de la rivière. Il y a chaque fois un sentiment d'émerveillement. Cela fait partie de notre sport, de nos sorties. ■

➕ www.facebook.com/quebecconnection

➕ Vous pouvez visionner les aventures de Quebec Connection en allant sur www.tv5unis.ca/expedition-kayak/saisons/1



LES MINORITÉS AGISSANTES

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

En octobre 1970, des jeunes du Front de libération du Québec enlevaient un attaché commercial britannique et le vice-premier ministre du Québec devant sa maison et sa famille. Dans l'esprit de ces révolutionnaires, ils ne privaient pas deux êtres humains de leur liberté, ils kidnappaient des symboles du colonialisme. On connaît la suite: le premier a été retrouvé et libéré; le second découvert mort dans une valise d'auto.

Le 30 août dernier, un groupe de « militants » s'en est pris à la statue de John A. Macdonald, place du Canada, à Montréal. Dans la vidéo qui a beaucoup circulé, on les entend siffler et crier comme s'ils venaient d'accomplir un grand geste héroïque digne de Che Guevara!

À ce que je sache, ce groupuscule de vandales n'entend enlever ni tuer personne, fort heureusement d'ailleurs. Mais cette action communiait au même univers idéologique que celui des felquistes d'autrefois et de tous les apprentis révolutionnaires qui se sont crus investis d'une mission.

Tout au long du 20^e siècle, les franges idéologiques les plus fanatisées ont méprisé la démocratie « bourgeoise ». Ces alternances réformistes entre politiciens de carrière, arguaient-ils, accommodaient une minorité de possédants qui tiraient les ficelles du pouvoir pour mieux s'enrichir. Cette interprétation passait évidemment sous silence les réels progrès: fin de l'esclavage, éducation pour tous, protection de l'enfance, etc.

Pour justifier leurs actions, ces groupuscules se présentaient comme des « minorités agissantes » chargées de « libérer » le bon peuple

incapable de comprendre sa situation. Pour le secouer de sa torpeur, il fallait « passer à l'action », commettre des gestes d'éclat, parfois recourir à la violence.

Que des jeunes puissent être intoxiqués par de telles idées, je peux comprendre, moi qui méprisais les demi-mesures dans ma jeune vingtaine. La jeunesse est souvent l'âge des certitudes tranquilles, non celle du compromis et de la nuance. Mais qu'une pléiade de chroniqueurs et de professeurs d'université ait applaudi au déboulonnement d'une vieille statue en dit long sur l'aveuglement idéologique d'une partie de nos élites, sur leur gout infantile de la transgression.

Il est vrai que les grands changements émanent souvent de petits groupes. Jacques Parizeau répétait souvent que la Révolution tranquille avait été l'affaire d'une poignée de politiciens, de hauts fonctionnaires, d'intellectuels et de poètes! Mais pour ces hommes d'État, la sanction électorale allait de soi.

Pour avoir milité dans un parti, je sais à quel point la démocratie réelle est exigeante et souvent ennuyante. Lorsqu'on est convaincu d'avoir une bonne idée, il faut écrire, convaincre, argumenter, débattre. C'est long, frustrant et parfois désespérant. Mais c'est aussi un pari.

Car croire dans la démocratie, c'est être animé par la conviction que les grands enjeux politiques et sociaux sont à la portée de tous, que nos compatriotes disposent d'un sens commun, qu'ils ont l'intelligence et le discernement pour saisir les enjeux les plus complexes, pour peu qu'on se donne la peine d'être clair, pédagogique et d'aller à leur rencontre. ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, dédiée à la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

HÉROS

PARCOURS DU COMBATTANT

Alors qu'il envisage de devenir prêtre, le déclenchement de la Première Guerre mondiale l'appelle à servir son pays au front. En 1914, il devient officier et occupe un rôle essentiel dans l'organisation du premier bataillon de Canadiens français, le Royal 22^e Régiment, dont il assurera plus tard le commandement. Diplomate à Londres et à Paris de 1930 à 1941, il est nommé premier ambassadeur du Canada en France à la suite de la Libération, et il représente aussi son pays aux Nations Unies.

BLESSURE DE GUERRE

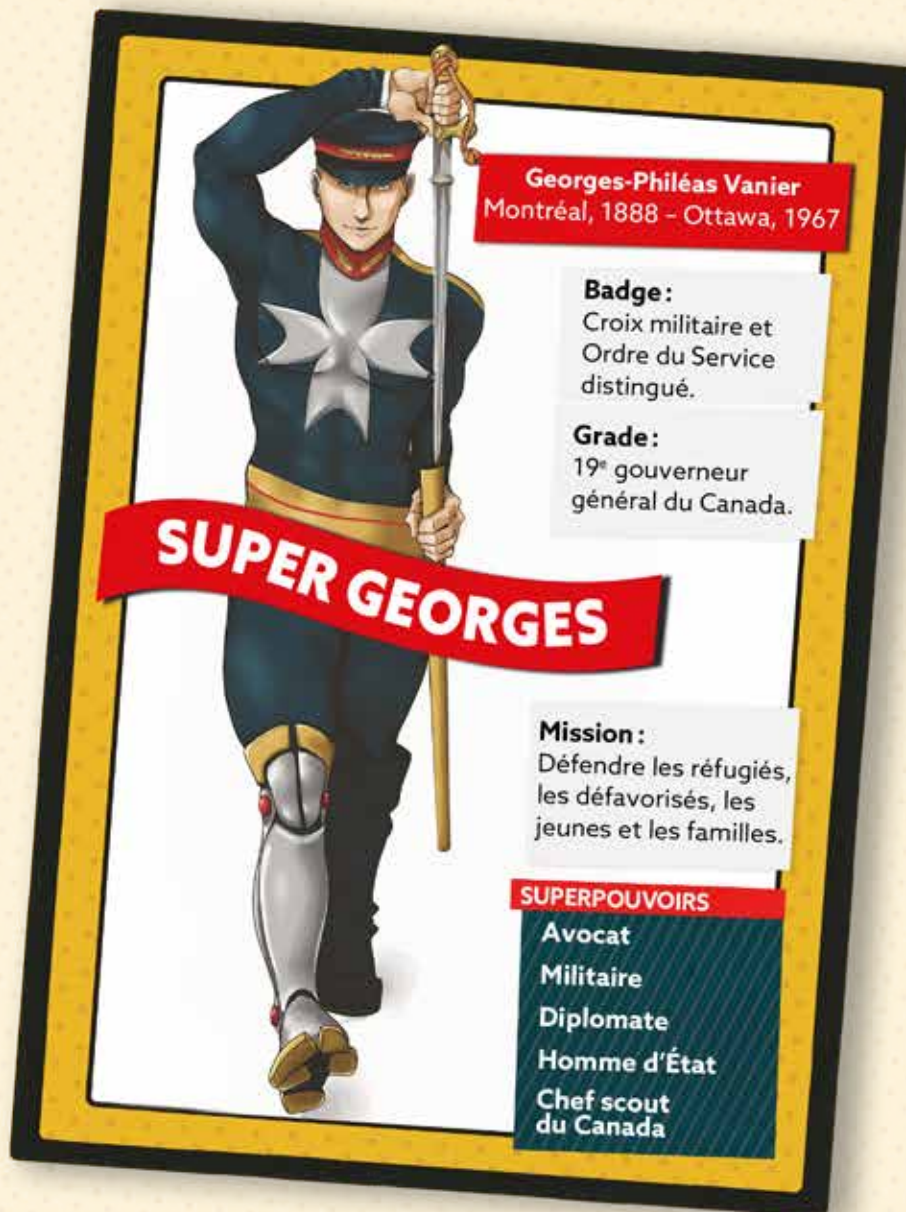
En 1918, près du village de Chérisy, en France, il perd sa jambe droite lorsqu'un obus allemand explose à proximité. Durant sa longue convalescence, il refuse de retourner au Canada par solidarité avec ses camarades qui sont toujours dans les tranchées.

EXPLOIT

En 1945, il visite le camp nazi de Buchenwald. Frappé par l'horreur, il décide de se dévouer à la cause des réfugiés. Il aide alors avec son épouse tous ceux qui se présentent à leur ambassade. Il tente plusieurs fois de convaincre le gouvernement canadien d'ouvrir davantage ses politiques d'immigration aux survivants des crimes nazis. Il se heurte d'abord à l'indifférence et à l'hostilité, mais sa persévérance finit par porter des fruits, et grâce à lui, plus de 186 000 réfugiés européens viennent s'établir chez nous. « Aujourd'hui, des millions de personnes ont été dépouillées, blessées et laissées pour mortes sur les routes tachées de sang d'Europe. Chacun d'eux n'est-il pas notre frère ou notre sœur ? »

HONNEUR

Le 15 septembre 1959, il devient le premier gouverneur général du Canada



d'origine canadienne-française. En arrivant à sa résidence de Rideau Hall, il exige qu'une enseigne bilingue soit placée à l'entrée et aménage une petite chapelle où il se rend prier deux fois par jour. Il déclare alors : « Mes premiers mots sont une prière : Que Dieu tout-puissant donne la paix à cette terre bienaimée qui est la nôtre et la grâce de la compréhension mutuelle, du respect et de l'amour. »

ŒUVRES

Marié à Pauline Archer avec qui il a cinq enfants, il organise en 1964 le Congrès canadien de la famille, duquel naîtra l'Institut Vanier de la famille pour la promotion de leur bien-être spirituel et matériel. Il fonde aussi la Coupe Vanier de football en plus de créer les prix Vanier pour les jeunes Canadiens remarquables.

SPIRITUALITÉ

Passionné d'unité et de paix, il s'inspire de la spiritualité de sainte Thérèse de Lisieux et communie tous les jours à la messe.

CITATION

« Si le Canada veut atteindre la grandeur à laquelle il aspire, chacun de nous doit dire : "Je ne demande qu'à servir." »

MÉMOIRE

En 1998, il est nommé le Canadien le plus important de l'histoire par le magazine *Maclean's*. Sa cause de béatification est présentement à l'étude, conjointement avec celle de son épouse. ■

LES MAINS VIDES

UNE SŒUR CHEZ LES ANICHINABÉS

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com

Sœur Renelle Lasalle (à gauche sur la photo) a une montagne à son nom, à Saint-Michel-des-Saints, où elle a fait aménager des pistes de ski en prévision des Jeux du Québec. Élevée par un père alcoolique, elle voulait sauver le monde par le sport. C'est à travers l'éducation physique qu'elle a d'abord accompagné les jeunes sur les chemins du dépassement et de la réconciliation. Cinquante ans plus tard, on connaît cette sœur des Saints Cœurs de Jésus et de Marie en Abitibi sous le nom de *koukoumesh*, « petite grand-mère » en langue anichinabée.

Quand elle a croisé des Autochtones pour la première fois, dans les années 1970, sœur Renelle n'aurait jamais cru qu'elle leur consacrerait plus de dix ans de sa vie.

« Je travaillais avec le mouvement Jeunesse du Monde, où l'on menait des projets de sensibilisation contre le racisme. Les Haïtiens, les Chinois, les Congolais: je les aimais. C'était facile. Mais quand je voyais arriver au village des Atikamekws qui étaient en boisson, violents avec leurs femmes, ceux-là, je ne les aimais pas. Ça m'a donné un coup: j'ai réalisé que j'étais



Photo : Avec l'aimable autorisation de sœur Renelle Lasalle.

raciste. Aimer quelqu'un qui est différent, mais près de nous, ça ne se fait pas du jour au lendemain. »

HUMILITÉ ET HUMOUR

Combattre ses propres préjugés a été le premier défi relevé par sœur Renelle lorsqu'elle s'est établie près des communautés du Lac-Simon et de Kitcisakik, en 2010. Aux côtés de Monique Papati, une aînée de la communauté, elle a découvert un peuple qu'elle décrit comme foncièrement humain.

«Ce sont des gens d'une simplicité extraordinaire. Humains et humbles, ça vient ensemble. Ils ont beaucoup d'humour. Ce sont des gens qui ne se prennent pas pour d'autres. Un humain, ça a le droit de se tromper, de faire des erreurs et de se reprendre. Dans ces communautés, à cause de l'histoire des pensionnats, il y a beaucoup de problèmes sociaux : alcoolisme, violence, inceste. Malgré tout, on ne juge pas pour ça. On perçoit l'autre comme un humain qui a de grandes blessures.»

L'EXPÉRIENCE DU PARDON

La religieuse a été bouleversée de voir comment ces personnes violentées par l'Église ont une grande capacité au pardon. Elle a participé à la Commission de vérité et réconciliation lors de son passage à Val-d'Or. Sa grande amie Monique a tenu à s'asseoir près d'elle en signe de pardon aux religieuses. Ce n'est pas la seule fois où sœur Renelle a vécu l'expérience du pardon.

Elle se remémore la fois où elle a visionné le film *Cheval indien*, qui relate le parcours du hockeyeur Richard Wagamese dans les pensionnats ontariens :

«J'étais innocente. J'avais prévu aller au cinéma pour soutenir la communauté. Je me disais que ça allait être difficile pour ces personnes de revisiter leur histoire. J'avais donc réservé un local pour que nous puissions échanger après la représentation. Je m'imaginais les soutenir. Dans la salle, il n'y avait que des gens du Lac-Simon, sauf moi et deux travailleurs sociaux. J'ai trouvé épouvantable la façon dont les religieuses, dans le film, agissaient. C'était antiévangélique. Elles étaient pour moi des traîtres. À la sortie du cinéma, j'avais les émotions à fleur de peau. Je craignais que, lors de la rencontre qui suivrait, on déverse contre moi un flot de haine.»

En attendant les participants, sœur Renelle fait les cent pas devant la salle qu'elle a louée. Un Autochtone qu'elle ne connaît

pas s'approche d'elle. Sur un trottoir de Val-d'Or, elle éclate en sanglots.

«Il m'a dit qu'on allait rentrer à l'intérieur afin que les autres Blancs ne pensent pas qu'il m'avait fait du mal. J'étais incapable d'arrêter de pleurer. Les autres sont arrivés, m'ont entendue. Au moment où ils auraient dû me tuer, ils sont venus me consoler et me flatter le dos. Lors de nos échanges, ils n'ont pas parlé de haine. Ils ont dit que c'était le temps de se prendre en main et de changer. Ces gens-là ont tout vécu.»

DES HOMMES ET DES FEMMES LIBRES

Même si, au Lac-Simon, on ne conserve aucun bon souvenir des religieuses, la communauté a tenu à mettre en nomination sœur Renelle pour la médaille du lieutenant-gouverneur, qu'elle a reçue en 2017. Quand elle a finalement quitté la communauté, en janvier 2020, on lui a organisé une grande fête. Sœur Renelle a pensé mourir d'être aimée. Ce qu'elle retient, c'est que, quand les Anichinabés aiment, ils aiment. Point.

«Pour ces gens-là, l'évangélisation est synonyme de domination. Si j'avais parlé en ces termes, on aurait entendu "colonisation". L'Évangile, ce n'est pas ça du tout. Jésus est venu pour humaniser l'humanité. Son Royaume n'est pas fait d'églises et de grands clochers, mais de rassemblements de gens qui s'aiment, partagent, se pardonnent, guérissent. Des personnes qui ne jugent ni les voleurs ni les prostituées. Le message de Jésus Christ, c'est la liberté. Il veut que nous devenions des hommes et des femmes libres. Les vrais saints, pour moi, ce sont de grands humains, très simples, qui sont comme des enfants, libres de tout. Ils ne ressemblent pas à des statues de plâtre.»

Pour sœur Renelle, annoncer la miséricorde, c'est dire que nous sommes des humains, pas des dieux, et qu'en tant que tels nous avons le droit de faire des erreurs. Il en va de même pour l'Église, qui cherche aujourd'hui par différentes initiatives à rebâtir des ponts avec les communautés autochtones.

«Le tout premier pas est de reconnaître qu'en tant qu'Église on a mal agi. Même si, individuellement, on n'était pas là. Même si, aujourd'hui, ce n'est pas notre faute. Il ne faut pas se défendre, par exemple en justifiant ces gestes en invoquant les mœurs de l'époque. Pour accueillir le pardon, il faut avoir les mains vides. Et avoir confiance en la capacité de l'autre à guérir et à pardonner.»

Pour sœur Renelle, espérer, c'est voir en l'autre le meilleur et croire qu'il peut se relever. ■

ÉTERNELS ENFANTS

Jasmin Lemieux-Lefebvre

Jasmin.ll@le-verbe.com

Retomber en enfance est-il facile pour vous ? Certains refrains, certaines odeurs et saveurs nous projettent instantanément des années auparavant. Et que dire des retrouvailles autour d'une joute sportive ! Une cour arrière ou au beau milieu de la rue, un ballon et nous revoilà des gamins.

Sur Internet, un groupe d'amis illustre parfaitement ce phénomène, les Dude Perfect.

(Je ne parle pas d'eux uniquement parce que mes enfants insistent depuis des mois pour qu'ils fassent partie de cette chronique, promis !)

Depuis 2009, Tyler, Garrett, Cody et les jumeaux Cory et Coby s'amusent à produire des vidéos de *trick shots*. Ils ont débuté par des lancers de basketball quasi impossibles à réaliser, puis presque tous les sports y sont passés. DP trône au 12^e rang des chaînes YouTube les plus populaires avec ses 11,5 milliards de vues (!).

Des exploits toujours plus originaux les uns que les autres réalisés avec un humour bon enfant que l'on retrouve trop peu souvent sur les réseaux sociaux font le succès du quintette américain. On leur pardonnera les excès consuméristes parfois observés (commanditaires obligent), car ils ne se prennent jamais vraiment au sérieux.

Je vous suggère grandement le documentaire *Dude Perfect: Backstage Pass* comme introduction à leur folie créatrice. On les découvre quittant leurs emplois respectifs pour vivre de leur camaraderie contagieuse, en accord avec leurs familles (ils sont mariés et la plupart ont des enfants).

Heureuse surprise pour un film produit par YouTube : on a conservé au montage des

tranches de vie laissant entrevoir leur foi en Jésus Christ, vécue sans aucun complexe.

CŒUR D'ENFANT

Facile d'applaudir le retour à l'enfance via le sport, mais qu'en est-il dans le domaine de la foi ?

Dans l'imaginaire collectif, la foi des enfants évoque la crédulité. Délaisser une foi adulte, que l'on aimerait basée sur la raison et une maturité spirituelle acquise au fil des ans, paraîtrait comme un retour en arrière. La foi de l'enfant s'associe tellement facilement à celle du charbonnier, à une naïveté que l'on imagine comme indésirable pour les plus grands.

Pourtant, l'expérience de Dieu peut faire l'objet de mille traités de théologie, mais aussi de prières à la simplicité désarmante. Une quête spirituelle peut s'exprimer tant en souriant à la vie qu'en explorant des indices sur Dieu par les sciences et la philosophie. Devant l'infini, nous sommes si petits.

Le chant *Ô Père, je suis ton enfant, j'ai mille preuves que tu m'aimes* avait des allures peut-être un peu kitchs à bien des baptêmes et premières communions, mais il porte une vérité intemporelle. Que nous le voulions ou non, nous sommes toujours des enfants bienaimés. Le reconnaître humblement pourrait bien s'avérer le souche* parfait pour une jeunesse éternelle. ■

* La Commission d'enrichissement de la langue française propose aussi « ficelle » pour qualifier ce tir de basketball « à l'issue duquel le ballon entre dans le filet sans toucher ni le cerceau ni le panneau ». Un son divin appelé aussi *swish shot* à Thetford, Terrebonne et Toronto.



Jasmin Lemieux-Lefebvre vit en Pologne avec son épouse et ses enfants et travaille comme consultant en communication. Il ne rate jamais un match des Eagles de Philadelphie... sauf si ça tombe durant la messe.

LeVerbe médias

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus (N° d'org. 13687 8220 RR 0001). Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS

Frédérique Bérubé

GRAPHISTE

Judith Renaud

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 14, et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Marion Desjardins

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

« Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles »,
disent les gens. Vivons bien et les temps seront bons.
C'est nous qui sommes ces temps, et tels que nous
sommes, ainsi sont les temps.

— Saint Augustin d'Hippone, auteur des *Confessions*,
évêque et docteur de l'Église (354-430)

LA RÉDAC RECOMMANDE

Maison-Dieu

« Une pop aérienne inondée de murs de sons et de synthétiseurs et de basses enveloppantes. » C'est ainsi que Lysandre Ménard définit *Maison-Dieu*, son tout premier album à quatre pistes. L'artiste montréalaise qu'on a vue à l'écran dans *La passion d'Augustine* ne commence pas dans la musique: après avoir étudié auprès des religieuses à Vincent d'Indy, elle s'est fait l'une des acolytes de Ludovic Alarie dans *The Loodies*. La musicienne était mure pour lancer sa propre aventure solo.

Sur sa page Facebook, Lysandre affirme que « *Maison-Dieu*, c'est mon envie d'ériger des forteresses de bienveillance, c'est pour moi la confirmation qu'il faut construire sans cesse ». (J. L.)



- + Pour écouter et acheter:
<https://lysandre.bandcamp.com>
- + Pour lire notre entrevue avec elle:
<https://bit.ly/2l6UPOB>

BISSONERIES



L'EFFORT DE GUERRE EN 2020:
RESTEZ CHEZ VOUS ET ÉCOUTEZ NETFLIX!



DIRECTEMENT DANS VOS OREILLES

← — — — — →
à plusieurs mètres de distance

On n'est pas
du monde

TOUS LES LUNDIS
9 H À RADIO VM
17 H À RADIO GALILÉE

ET EN BALADO SUR
[LE-VERBE.COM/RADIO](https://le-verbe.com/radio)